

DIRE L'HORREUR : ÉCRITURE ET RÉSILIENCE DANS *L'AÎNÉ DES ORPHELINS DE TIerno MONENEMBO ET MURAMBI LE LIVRE DES OSSEMENTS* DE BOUBACAR BORIS DIOP

Jules Michelet MAMBI MAGNACK

jmambi@yahoo.fr

ENS-Université de Maroua, Cameroun

Abstract: *This reflection takes us back to the problem of the fictionalization of horror, in particular that of the Rwandan genocide of 1994. We are particularly interested in the "being of the victim" trapped in the planned massacres. The novels chosen for our analyses, Murambi le livre des ossements, by Boubacar Boris Diop and L'Aîné des orphelins by Tierno Monénembo, depict the victims of atrocities, who demonstrate incredible capacities for resilience, understood as the ability to resist and overcome trauma suffered, and the effort of adaptation in a hostile environment. We analyse the writing features by which the two authors stage the experience of resilience among Tutsi victims during the genocide. Clearly, we demonstrate how the atrocities and trauma suffered and above all resilience of the victims are fictionalized.*

Keywords : *Resilience-writing- genocide-novel-textimony.*

Introduction

Le concept de résilience relève de domaines de connaissances variés, partant de la physique à la psychologie, en passant par l'écologie et la métallurgie. En psychologie, elle désigne la capacité à vivre, à se développer, en surmontant les chocs traumatiques, l'adversité. Elle désigne aussi « un ensemble de mécanismes participant à la restauration du moi, suite à un choc traumatique » (Benestroff, 2010 : 42) Son acception dans le domaine de la métallurgie renvoie à la capacité pour un système de poursuivre son fonctionnement en dépit de pièces défectueuses. Selon l'éthologue Boris Cyrulnik (1999), la résilience se met en place, lorsque la victime résiste, sans oblitérer le traumatisme et va au-delà de l'horreur. Les romans *Murambi le livre des ossements* que nous désignerons (*Murambi...*) et *L'Aîné des orphelins (ADO)*, mettent en scène des personnages en proie à un profond traumatisme provoqué par le chaos qui caractérise leur environnement marqué par les massacres systématiques des Tutsis. Dans ce contexte d'horreurs motivées et « justifiées » par la mise en oeuvre de l'idéologie obscurantiste de l'effacement totale de l'ethnie Tutsie de la surface de la terre

par les Hutu, il se donne à voir des personnages qui, malgré leur fragilité, malgré le déni de leur humanité manifesté à travers des stéréotypes animaliers tels que: *Inyenzí, cafards, serpents...*, font montre d'une exceptionnelle capacité de résistance et d'adaptabilité à cet environnement chaotique. L'on se pose alors la question de savoir comment sont construites les figures de la résilience dans ces deux fictions romanesques. En clair, par quelles modalités d'écriture ces figures de la résistance et de la résilience sont-elles littérisées ? Nous postulons alors que l'écriture de ces deux romans immergent le lecteur dans un environnement d'effroi et d'horreurs auquel les victimes s'adaptent en surmontant le traumatisme subi. Ces figures de la résilience sont construites à travers des modalités d'écriture caractérisées par diverses transgressions : fragmentations, émiettements, balbutiements narratifs...qui sont aussi révélatrices du trauma subi par les personnages et de leur effort de résilience, donc de reconstruction de leur identité. On pourrait dire que cette écriture épouse la configuration de la société décrite, caractérisée par l'extrême violence, l'horreur et l'effusion du sang. Pour le démontrer, nous appliquons la démarche postcoloniale dont la spécificité est la pluridisciplinarité, comme l'affirme Jean Marc Moura en ces termes : « la critique Postcoloniale se caractérise par sa pluridisciplinarité, étudiant non seulement la littérature, mais interrogeant l'histoire coloniale et ses traces jusque dans le monde contemporain : multiculturalisme, identité, diasporas, relations centre/périphérie, nationalismes constituent des objets offerts aux recherches ». (Moura, 2010 : en ligne)

La démarche postcoloniale entend prendre pour objet d'étude le lien qu'entretiennent les ex-colonisés avec leur passé traumatique, vécu comme histoire et /ou mémoire. La critique postcoloniale « implique la discussion des expériences de différentes sortes telles que l'esclavage, l'immigration, l'oppression et la résistance, les différences et les races, le genre... et les réponses aux discours de l'Europe impériale contenues dans l'histoire, la philosophie, l'anthropologie et la linguistique... » (Quayson, 2000 : 2) Elle suggère et élabore des activités par lesquelles « de nouvelles histoires subalternes, de nouvelles identités, de nouvelles géographies, de nouvelles conceptualisations, sont façonnées et exécutées » (Young, 2001: 66).

L'analyse des horreurs qui ont eu cours au Rwanda en 1994 ne peut s'effectuer en faisant l'impasse sur l'histoire coloniale de ce pays, les contingences politiques ainsi que les dommages psychologiques des victimes et des bourreaux. A ce titre, la critique postcoloniale se trouve bien indiquée pour répondre aux questionnements qui s'imposent à notre réflexion. Loin d'exclure les méthodes classiques d'analyse littéraire, elle les exploite et les intègre dans une perspective globalisante. Nous adoptons notamment des données issues de la psychanalyse freudienne et des sciences sémiotiques et narratologiques. Cette réflexion se structure en deux grands mouvements : dans le premier, nous analysons l'expérience du traumatisme chez les personnages victimes d'horreurs. Dans le second mouvement, nous nous intéressons aux modalités d'écriture par lesquelles ces auteurs construisent les figures résilientes, et montrons comment se fait la reconstruction identitaire post-traumatique chez les victimes du génocide, au regard des deux romans du corpus. La résilience étant un processus qui ne s'arrête pas au niveau de la résistance aux chocs traumatiques, elle préconise aussi un effort de quête de l'équilibre originel.

I. L'expérience du traumatisme chez les victimes du génocide

Selon Corine Benestoff (2010 : 40), « La résilience se nourrit du traumatisme ». On ne peut parler de résilience sans parler du traumatisme, car c'est dans l'expérience de

celui-ci que se mettent en place les mécanismes de résistance et de résilience chez l'individu. Il nous paraît alors indispensable de questionner l'essence du traumatisme, de disséquer le noyau traumatique, pour montrer comment les victimes vivent ce drame. Nous nous attardons sur le déni de leur humanité, le spectre de la mort qui plane comme une épée de Damoclès, les atrocités vécues par ces victimes (les images de corps déchiquetés, celles des miliciens découpant à la machette des innocents, des cris de douleur, l'effusion du sang...) Tous ces faits sapent leur sentiment d'existence et les plongent dans un profond traumatisme qui, des fois, frôle la névrose.

I.1. Le déni de l'humanité des tutsis

Le déni de l'humanité d'une personne ou d'un groupe humain est conditionné par la perception que l'on a de cette personne ou de ce groupe humain. La perception, mieux, la représentation de l'autre est à la base de multiples conflits qui déchirent les groupes humains. C'est ce que soutient R. Kapuscinski en ces termes : « La perception de l'autre comme une menace, représentant des forces étrangères et destructrices, unit tous les régimes nationalistes et totalitaires de notre époque. Il s'agit d'un phénomène culturellement universel. Aucune civilisation n'a été capable de résister à la pathologie de la haine, du mépris et de la destruction propagée par divers régimes dans toutes les latitudes. Poussée à son extrême, cette maladie a pris la funeste forme de génocide qui constitue l'un des traits tragiques du monde contemporain. » (Kapuscinski, 2004 : 57).

La représentation, entendue comme l'image que l'on se fait de soi-même et des autres, est le plus souvent vectrice de stéréotypes à travers lesquels se construit une certaine hiérarchie entre les groupes humains. Certains se considérant comme supérieurs aux autres à qui ils collent des stéréotypes les plus dégradants. L'image de la société rwandaise telle que décrite dans *Murambi le livre des ossements* et *L'Aîné des orphelins*, est façonnée par ces stéréotypes construits depuis l'arrivée des colons Belges. Ces derniers ont instauré au sein de la société rwandaise l'idée selon laquelle le *Mututsi*¹ est le plus intelligent et le plus beau que la *Mubutu* ou le *Mutwa*. Le *Mututsi* était d'ailleurs assimilé à un blanc, un européen, détenteur du pouvoir politique pendant cette période. R.P. Ménard dira à cet effet que « *le Mututsi est un européen sous la peau noire* ». (Elias et Helbig, 1991 : 57) Avec des méthodes racistes inspirées de Arthur de Gobineau, comme le dit si bien Collette Braeckman (2004 : 57), ils ont mesuré les crânes, les nez, les membres « et ont conclu qu'ils se trouvaient en présence d'une race de seigneurs avec lesquels il fallait gouverner » (Kapuscinski, 2004 : 57) Se fondant sur ces préjugés biologiques, les *Batutsi* se substituent aux « *maîtres* », les colons belges, occupent par conséquent une position de supériorité et assujettissent les Hutu, « *subalternes* » et « *marginalisés* ». Pour L. de Lacger (1939 : 44), « ce sont les Tutsi des gens de haute mine qui en imposent. Chez les simples et les demi civilisés, la taille, le port, la noblesse des traits sont générateurs de prestige et d'ascendant ». Les *Batutsi* deviennent alors les relais du pouvoir colonial et exercent sur les Hutu un pouvoir oppressif. C'est alors que, « dans la mémoire collective des paysans Hutu, les corvées, les exactions qui pesaient jadis sur leurs pères ne sont guère imputables aux européens, peu nombreux, peu visibles, mais aux nobles Tutsi » (Braeckman, 1994 : 55) De telles considérations et

¹ En langues africaines, le préfixe « mu » désigne certains noms au singulier : *Mututsi* : un Tutsi, *Muhutu* : un Hutu *Mutwa* : un Twa. Le pluriel se forme quant à lui par adjonction de la particule « Ba » : *Batutsi* : les tutsi, *Bahutu* : Les Hutu, *Batwa* : les Twa.

pratiques ne pouvaient que nourrir des haines internes devant plus tard provoquer des tensions interethniques. Le personnage Cornélius dans *Murambi le livre des ossements* revient sur ces préjugés biologiques établis entre les deux ethnies et qui ont conféré aux uns la domination sur les autres. « Dans le passé, les étrangers avaient dit aux Tutsi : vous êtes si merveilleux, votre nez est long et votre peau est claire, vous êtes de grande taille et vos lèvres sont minces ; vous ne pouvez pas être noirs, seul un mauvais hasard vous a conduits parmi les sauvages. » (Diop, 2000 : 215)

Les noms d'animaux attribués aux *Batutsis* en 1994 : inyenzi, cafards, serpents, constitueraient une sorte de revenge de la part des *Babutus*, du fait de la longue période d'oppression subie pendant la période de domination des *Batutsis*. Il n'y a pas plus grand motif de traumatisme que celui qui consiste à dénier à un être humain son humanité, à l'assimiler à un animal. On le voit bien chez le personnage-narrateur Faustin Nsenghimana qui ne comprend pas cette animalisation de l'autre, lui qui est issu de parents des deux ethnies belligérantes. A côté de ce déni de l'humanité des victimes, on a aussi la vue des images choquantes comme source du traumatisme.

I.2. Les images choquantes

Les images des horreurs sont monnaie courante dans les deux romans. Les victimes, et même les bourreaux sont en proie à une double effraction physique et psychique. Le bouleversement de leur pensée et le décloisonnement des paradigmes bien/mal, normal/anormal, animal/humain, vivant/mort, troue les limites psychiques et contraignent ces derniers à des transgressions qui leur sont imposées. Les personnages de ces deux romans vivent un traumatisme psychologique proche de la névrose. Ils sont dominés par un contexte social qui condamne leur psychisme à une désintégration irréversible et fait de l'anormal le régisseur principal de toutes leurs actions. Le déchaînement des Hutu avec leurs machettes pour égorger les Tutsi, est une des manifestations de la dégénérescence psychique d'un peuple en folie. Toutes les actions qu'ils posent sont en rupture avec les principes de la raison humaine. Dans *L'Aîné des orphelins*, le protagoniste Faustin Nsenghimana subit ce traumatisme psychologique à la vue des scènes d'horreur. « On entendit hurler des ordres. Les vitraux volèrent en éclats, les icônes tombèrent en poussière, des dizaines de cervelles déchiquetées élaboussèrent le plafond et les murs. Ils jetaient des grenades. Mes souvenirs du génocide s'arrêtèrent là. [...] Quand je repris mes esprits, je constatai que leurs corps étaient en morceaux sauf la poitrine de ma mère dont les seins en parfait état dégoulaient encore de leur sang. Une vieille femme se tenait au-dessus de moi. Elle eut la force de me sourire au milieu des nuées de mouches et des morceaux de cadavres en putréfaction. », affirme t-il. (Monénembo, 2000 : 157).

Il est intéressant de noter que les passages où interviennent de façon conséquente et véritable la transcription des événements, à savoir le massacre de la famille de Faustin dans l'église à la dernière page du roman, le massacre de la religieuse italienne (Monénembo, 2000 : 17-18), les destruction des maisons marquées au rouge par les miliciens interahawe (Monénembo, 2000 : 57), sont des scènes traumatisantes qui affectent profondément cet adolescent. Par ailleurs, dans ces descriptions, des mots exprimant la violence extrême : victime, assassinat, crime, massacre, des images du sang, de destruction, d'incendies, de torture qui ont partie liée avec le drames du génocide rwandais, des exclamations, des cris de douleur de personnes agonisantes, sont susceptibles d'exprimer

ou d'engendrer des peurs, des souffrances, de l'horreur. (Charaudeau, 2008 : 51) Au-delà de la vue des horreurs, le choix du type d'arme utilisé pour les massacres est aussi vecteur du traumatisme chez les victimes du génocide rwandais.

I.3. La machette, une arme traumatisante

La perversité des miliciens interahamwe se manifeste également par l'usage de la machette comme arme particulièrement symbolique des massacres. Grâce aux progrès technologiques et la construction d'armes de plus en plus sophistiquées ayant permis les massacres à grande échelle comme celui de l'école technique de Murambi organisé par le Docteur Karekezi, les miliciens avaient aussi opté pour l'usage de la machette, afin de voir et de jouir de la souffrance des victimes. Lors des petits massacres dans les maisons, dans les quartiers et dans les rues, les Tutsis étaient découpés à la machette, les uns après les autres. Observant ces atrocités, certains mourraient avant que les massacreurs ne les atteignent. « Les organisateurs du génocide au Rwanda, en 1994, ont intentionnellement ordonné à leurs milices de tuer, non pas à l'arme automatique, mais à la machette : en les amenant à massacrer de leurs propres mains, ils entendaient renforcer symboliquement la cohésion de leurs propres rangs. » (Bauman, 1991 : 59)

La machette est donc, à n'en point douter, un élément qui en rajoute au traumatisme des victimes pendant le génocide. Faustin Nsenghimana, le narrateur personnage de *L'Aîné des orphelins*, souligne ces appels incessants aux massacres lancés par les centres de pouvoir hutu à travers les médias : « Le soir, on s'attroupait autour de la télé du bar de la fraternité et de la radio mille collines. On voyait ces messieurs de la télé expliquer le maniement des machettes. » (Monénembo, 2000 : 143) On leur donnait ainsi des aptitudes pour mieux massacrer les Tutsis.

I.4. Le sentiment d'abandon ou *Hilflosigkeit* et le spectre de la mort

Murambi le livre des ossements et *L'Aîné des orphelins* mettent en scène des personnages qui manifestent des signes d'un certain dérèglement psychique, compte tenu de la tension sociale, des massacres programmés, mais aussi du sentiment d'abandon total qu'ils éprouvent pendant ces moments troubles. La victime tutsie se trouve brutalement pris au piège dans un environnement austère où s'enracine le « syndrome psychotraumatique » (Barrois : 1993) Les massacres à grande échelle et à la machette, la violence extrême qui ont cours dans le pays impose à la victime une régression significative de ses fonctions mentales. Ces derniers, originaires de l'ethnie ciblée ou solidaires de celle-ci, ont la certitude qu'ils peuvent être tués à la machette d'un instant à l'autre. Ils n'ont plus une claire perception de la réalité. Leurs pensées sont évasives, et font en quelque sorte le bilan de leur existence... Ils sont réduits à la simple matérialité de leur corps exposé, abandonné, et revivent à rebours les stades du développement de l'humain. Ils revivent cet état de détresse aiguë décrit par Freud sous le concept de *Hilflosigkeit*. (Freud, 1951) Ce sentiment d'abandon, de rejet, est le prototype de la situation traumatique chez le sujet qui se sent alors sans aide, sans recours ni secours, même pas celui de la pensée car celle-ci se trouve dérégulée par la contiguïté des tristes événements à venir. La description de l'assassinat de la

² Concept créé par Sigmund Freud dans son ouvrage, *Inhibition, symptôme, angoisse* (Paris, PUF, 1951). Il désigne ainsi le sentiment d'abandon total, de vulnérabilité et d'impuissance qu'éprouve l'individu empêtré dans un univers chaotique où il voit sa mort arriver.

religieuse italienne en est une illustration. Celle-ci avait pourtant appelé au secours en vain, avant que les miliciens ne viennent la découper avec leurs machettes. « L'italienne qui se fait tuer devant sa propre maison. Tout le monde savait qu'elle allait mourir, personne n'a rien fait. Elle savait ce qui allait se passer. Elle avait appelé au secours sur la radio des Français, sur la radio des Américains, sur la radio des Hollandais, personne n'a rien fait. Un beau soir, les chiens sont venus, armés de machettes et de gourdins. Elle a tenté de fuir vers l'église. Ils l'ont rattrapée dans la cour. Ils l'ont tailladée de partout et ils l'ont abandonnée sur les graviers où elle s'est vidée de son sang sans que personne ne bouge. » (Monénembo, 2000 : 17-18)

Les Tutsi vivent dans l'angoisse totale. « Pour eux, le pays est devenu en quelques heures un immense piège. La mort rôde partout. » (Diop, 2000 : 43) Tous les Tutsi pensent à la mort qui pourrait les emporter à tout instant. Ils sont « tirillés entre l'angoisse et d'absurdes espérances » (Diop, 2000 : 219). Certains ne s'identifient plus qu'au sort qui les attend, comme cette inconnue que Jessica rencontre au hasard de ses pérégrinations, qui affirme n'avoir pas de nom. « Je suis celle qui va mourir. », dit-elle (Diop, 2000 : 122). Cette angoisse permanente, couplée du sentiment de détresse et d'abandon plonge la victime dans un état de profond traumatisme. Comment de telles horreurs peuvent-elles avoir lieu dans l'indifférence totale du monde ?

II. Écriture et résilience dans *L'Aîné des orphelins* et *Murambi le livre des ossements*

Les textes littéraires sont par essence des objets esthétiques dont la finalité est de produire de fortes modifications subjectives chez le lecteur. Mettre entre parenthèse ce trait caractéristique du texte littéraire, c'est dénaturer l'objet même qu'on prétend étudier et méconnaître son statut. Nous inscrivons à juste titre ces deux romans choisis dans la catégorie des « écritures de l'après », destinées reconstituer le désastre survenu par des « témoins-tiers », c'est-à-dire qui n'ont pas vécu les horreurs, mais ont marché sur les vestiges, recueilli des informations sur les mécanismes ayant débouché sur les massacres, recueilli des témoignages de ce qui s'était passé. Pour ce témoin-tiers, l'écriture fait face à un double défi : celui de sa capacité à reconstruire fidèlement l'histoire des tristes événements, et celui de sa capacité à traduire en mots et à pouvoir communiquer les douleurs des victimes.

Dans cette partie, nous nous attardons sur les modalités d'écriture qu'adoptent les auteurs des deux romans pour représenter le génocide rwandais. Il est question de voir comment le motif de la résilience est pris en charge par l'écriture. Pour y parvenir, nous avons recours aux données issues des sciences sémiotiques, au système énonciatif.

II.1. L'écriture testimoniale comme acte de résilience

Il est à noter que de nombreux critiques se sont inscrits en faux contre le fait de traduire une douleur en art. La représentation d'un sujet scandaleux dans l'univers littéraire serait selon eux absurde. C'est ainsi que de nombreux ouvrages critiques octroient au génocide l'épithète « indicible », pour désigner ce qui n'est pas descriptible par les mots.

L'écriture dans ces deux romans révèle la mise en œuvre des forces de résistance construisant le processus de résilience, temps du rebond après le trauma. « Celle-ci suppose une élasticité des défenses intrapsychiques autorisant une adaptation au moment du choc et une transformation dans l'après-coup. » (Benestroff, 2010 : 48) Il est à noter que la prise de plume par ces auteurs qui avaient accepté de prendre part au projet « *Rwanda : écrire par devoir*

de mémoire » était en lui-même un acte de résilience car, en s'engageant à écrire pour rendre compte des souffrances atroces vécues par les victimes du génocide, ceux-ci devaient mener une rude bataille avec leur « moi » intérieur pour pouvoir supporter la violence des faits qui leur ont été rapportés et les chocs émotionnels subis lors de la visite des sites du génocide. Il s'agit également pour ces derniers de résister à la tentation de renoncer à dire « l'indicible », à fournir des efforts pour traduire en mots ces horreurs. La situation d'écriture de ces écrivains, selon D. Delas, « est bien différente de celle des rescapés du massacre : il ne s'agit pas pour eux de trouver la force de revivre par le souvenir les événements traumatisants qu'ils ont vécus en quelque sorte, mais de hisser leur écriture à la hauteur de la souffrance qu'ont endurée les victimes et du choc qu'eux-mêmes ont ressenti en visitant les charniers conservés en l'état par le gouvernement du général Kagamé après la reconquête du pays par le Front Patriotique Rwandais (FPR) [...] » (Delas, 2000 : 21-22).

A travers ce projet destiné à faire un témoignage du génocide qu'ils n'ont pas vécu, la résilience des auteurs s'opère à travers l'écriture, par la révélation de ces événements enfouis dans les mémoires des rescapés. Pour l'écrivain prenant la plume, il faut purger ce choc causé par la découverte des traces encore fraîches des horreurs vécues par les victimes. Il se présente ainsi comme le porte-parole de ceux qui ont perdu la voix, comme le prescrivait déjà Albert Camus en ces termes : « Nous autres écrivains du vingtième siècle [...] devons savoir que notre seule justification [...] est de parler, dans la mesure de nos moyens, pour ceux qui ne peuvent le faire. » Cette écriture se caractérise également par la mise en scène de personnages résilients, qui font montre d'un fort potentiel de résistance face aux épreuves.

II.2. La mise en scène des personnages résilients

La résilience, nous l'avons mentionné plus haut, est aussi la capacité pour un système de continuer son fonctionnement malgré la défaillance d'un de ses maillons. En clair, la suppression ou la défaillance d'un élément du système affecte son fonctionnement, mais ne réussit pas à l'arrêter complètement. Celui-ci surmonte cette difficulté et continue inextinguiblement son fonctionnement. Cette image peut être assimilée à la situation que vivent certains personnages dans les deux romans du corpus. En effet, de nombreux protagonistes sont diminués par la perte des êtres chers, ou amputés des membres de leur corps, ce qui leur cause alors un sérieux handicap psychique dans leur vie. Mais, malgré le traumatisme, ils continuent de vivre dans cet environnement chaotique. Ils fournissent un effort surhumain pour s'adapter à leurs nouvelles conditions, en essayant de mener une « vie normale ». L'une des illustrations est celle du personnage Faustin Nsenghimana, personnage-narrateur dans *L'Aîné des orphelins*. Âgé de quinze ans, il est condamné à mort pour avoir tué un de ses amis, Musinkôro, qu'il a trouvé en train de violer sa petite sœur Esther. Il est né d'un père Hutu et d'une mère Tutsi. Pendant son séjour en prison, les souvenirs des tristes événements lui viennent par séquences ; il parle de sa famille désormais déconstruite, ainsi que de ceux qui, au Rwanda, ont incité les gens à aiguiser les machettes et les couteaux pour taillader leurs semblables. Malgré la décapitation de sa famille, la perte de ses parents, le jeune homme surmonte ce traumatisme. Il vit sa vie, avec la conscience qu'il n'a plus personne sur qui compter. Sa condition le prédispose à mener une vie semblable à celle des adultes, à bien d'égards, quoi qu'il soit encore un enfant. Cette duplicité adulte-enfant du narrateur se reflète tout au long du récit. Faustin essaie de parler comme un adulte et de faire comme si tout lui était égal, mais l'on sent dans sa narration à

quel point il est touché par la tragédie. Faustin veut refouler les tristes souvenirs de ces horreurs. C'est après un effort surhumain qu'il parvient à se remémorer de certains détails. « Je fis un effort surhumain pour revenir sur les fameux avènements que ma mémoire ne voulait plus revoir », affirme-t-il. (Monénembo, 2000 : 46) Il fait preuve de résilience par cet effort pour se rappeler de la tragédie, il surmonte le traumatisme, accepte sa condition.

Dans *Murambi le livre des ossements*, l'exemple du personnage Jessica Kamanzi illustre aussi à suffisance les capacités de résilience dont font montre les victimes du génocide. Dans un environnement où « les rares gens qui osent encore sortir de chez eux, ce sont les étrangers ou, bien sûr, les Hutu, ou encore ceux que leur carte d'identité présente comme tels (...), tous les autres se cachent où ils peuvent. » (Diop, 2000 : 41) Jessica est originaire de l'ethnie tutsie, espionne du front Patriotique Rwandais infiltrée au sein des miliciens interahamwe. « Je mène une double vie. Il y a des choses que je ne peux parler à personne. » (Diop, 2000 : 37) Les scènes d'horreur auxquelles elle assiste se passent de tout commentaire. Elle en fait la description dans le passage suivant : « Je vois des centaines de cadavres à quelques mètres d'une barrière. Pendant que ses collègues égorgent leurs victimes ou les décapitent avec leurs machettes tout près de la barrière, un milicien Interahamwe vérifie les pièces d'identité. » (Diop, 2000 : 33).

Jessica prend tout ce risque car elle veut vivre ; elle ne veut pas vivre cachée comme les autres tutsis qui sont terrés chez eux. Elle est consciente que si elle est démasquée, elle sera décapitée sans pitié, comme son confrère Stéphane Nkubito qui a été démasqué, puis assassiné à l'instant par les miliciens. (Diop, 2000 : 38)

II.3. Stratégies narratives et expression de la résilience

La structure narrative désigne l'organisation du récit, sa constitution, sa contexture, c'est-à-dire la manière dont sont disposées ses différentes séquences. Les travaux effectués par Algirdas J. Greimas (1966) et Paul Larivaille (1974) ont mis en évidence la structure normale, conventionnelle de tout récit à travers le schéma quinaire. Le récit se définit en effet comme la transformation d'une situation initiale à un état final.

La première observation que l'on fait à la lecture des deux textes de notre corpus est que dans *L'Aîné des orphelins*, la diégèse du récit est prise en charge par un personnage-narrateur ; c'est une narration intradiégétique. La narration que produit le jeune protagoniste est symptomatique du malaise qu'il endure et la résilience dont il fait preuve. Il est un narrateur peu fiable, qui laisse quelques fois le lecteur dans l'incertitude et dans la confusion. Il ne respecte pas la chronologie des événements. D'une manière chaotique et irrégulière, il utilise trois niveaux de narration : la présence dans la prison, sa vie avant le génocide et sa vie après le génocide avant d'être emprisonné. Les changements sont dans la plupart des cas évidents, mais de temps en temps, il est difficile de rester focalisé sur le texte. Par exemple, il passe de ses souvenirs du meurtre de l'Italienne par les Interahamwé au meurtre de Musinkôro, le violeur de sa petite soeur. Il se dérobe intentionnellement et ne raconte ni le génocide, ni la mort de ses parents et, en général, il évite les événements essentiels. Il n'appelle pas le génocide par son vrai nom, il utilise le mot *avènements*. Durant son récit des faits, on sent bien que le jeune protagoniste reste très marqué par les horreurs qu'il a vécues, mais fait preuve de fortes capacités de résilience, en s'efforçant de surmonter ce traumatisme pour dire les faits tels qu'ils se sont déroulés. Il est en proie à un véritable combat intrapsychique, pour briser le mutisme que lui impose les horreurs perpétrés et pouvoir révéler ce qu'il a vécu. Comme le dit C. Benestroff, (2010 : 49) « la construction même du

récit nous fait accompagner le narrateur dans ses fouilles archéologiques. Le récit balbutie, trébuche, oscillant entre analepses et prolepses, scandé par des incisives : précision de dates. ».

Dans *Murambi le livre des ossements*, par contre, l'auteur a recours à une pluralité de narrateurs, avec autant de récits enchâssés, mais qui forment un tout, mettant en relief la réalité du génocide rwandais de 1994. Boubacar Boris Diop fait intervenir un nombre plus important de narrateurs. Le récit comporte neuf histoires relatées par des narrateurs différents, en plus de celle prise en charge par le narrateur principal. On peut donc citer :

- Michel Serumundo un hutu propriétaire de la vidéothèque Fontana (Diop, 2000 : 11-21),
- Faustin Gasana, Tutsi radical et membre de la milice Interahamwe (Diop, 2000 : 23-36),
- Jessica Kamanzi une Tutsi espionne qui s'est faite établir des pièces d'identité falsifiées qui la présentent comme une Hutu (Diop, 2000 : 37-47, 117-124, 141-146, 169-170)
- Aloys Ndasigwa, Hutu radical, Marina Nkusi une Hutu modérée (Diop, 2000 : 107-111),
- Marina Nkusi (Diop, 2000 : 113-115)
- Rosa Karemera, de l'ethnie tutsi (Diop, 2000 : 125-127),
- Le Docteur Joseph Karekezi, encore appelé « le boucher de Murambi », l'organisateur des massacres de l'école technique de Murambi (Diop, 2000 : 129-140),
- -Le Colonel Etienne Perrin, un Français envoyé au Rwanda dans le cadre de l'opération turquoise commise par la France pour pacifier le pays. (Diop, 2000 : 147-166).

Chaque histoire est distincte des autres et signalée par un titre qui est le nom même du narrateur. On dirait donc, avec Séwanou Dabla, qu'il s'agit d'« un roman des histoires ». Ces romans intègrent alors plusieurs séquences narratives qui peuvent être étudiées séparément, comme de micro-romans. Dans cette même veine, Sélom K. Gbanou (2006 : 86) affirme : « Des mutations profondes dans le projet littéraire voient le jour, qui n'affectent pas seulement les problématiques à l'œuvre dans les récits, mais se proposent comme une véritable sclérose de la forme par des reconfigurations tous azimuts du genre romanesque, une partition ininterrompue à la fois de l'espace textuel et du discours littéraire, une mise à l'honneur de l'exercice vingtiémiste du collage, du cut up, comme s'il s'agissait de développer une convergence esthétique avec l'époque postmoderne du chaos, du désordre.... ».

Ces cassures et ruptures dans le récit pourrait traduire la tension intrapsychique de la victime, écartelé entre la douleur qui l'empêche de parler et le désir de se surpasser pour révéler au monde la réalité des faits et contribuer à rendre un hommage aux disparus.

II.4. Résilience et reconstruction identitaire

Il n'est pas vain de rappeler que ces textes s'inscrivent dans la logique d'écrire par devoir de mémoire, en vue garder toujours ouverte cette triste page de l'histoire du Rwanda. Les générations à venir doivent être informées de ces tristes événements afin que le monde ne connaisse plus de telles horreurs.

La résilience ne s'arrête pas seulement à la résistance et à l'adaptation à une situation traumatique, elle suppose également la quête de l'équilibre originel. Le sujet qui subit le choc traumatique est certes profondément affecté, mais il développe aussi des aptitudes visant à « tourner la page » sur ce passé traumatique. Cette vision des choses rejoint la troisième acception du concept de résilience, que nous tenons du verbe « résilier » qui, pris dans son sens juridique, signifie rompre un contrat, mettre fin à une entente. Dans *L'Aîné des orphelins*, de nombreuses organisations non gouvernementales s'étaient engagées auprès des victimes pour assurer un suivi psychologique chez les rescapés. Une action salutaire dont le but était de les aider à mener une vie normale comme par le passé. Mais le choc traumatique subi était si violent que la reconstitution identitaire est une entreprise très difficile. Même après sa prise en charge par une organisation non gouvernementale, Faustin Nsenghimana demeure troublé et affirme ne plus vouloir parler de ces choses. « Je ne parle pas beaucoup parce que j'ai vu plus de choses horribles que même dix mille hommes ensemble, et j'ai fait plus de choses horribles que même vingt mille hommes ensemble. Donc si je dis ces choses, je vais encore être triste triste, et toi aussi tu vas être triste triste dans cette vie. Je veux voir que des choses qui me rendent heureux dans cette vie. » (Monénemno, 2000 : 176)

Le personnage ne veut pas parler de toutes ces atrocités car leur évocation l'attristent. Il veut ranger dans l'oubli toutes les horreurs qu'il a vécues. L'on constate donc que l'action des organisations humanitaires n'a pas réussi à briser le noyau mélancolique enfoui dans l'esprit des rescapés. Mais ces derniers font tout pour tourner la page et reorienter leur vie. Dans *Murambi le livre des ossements*, la quête de l'équilibre originel se fait aussi par la mise en place de l'opération turquoise³ (très controversée) par la France pour, soit disant, pacifier le pays. Toutes ces actions extérieures n'aboutissent pas à une véritable quête de l'équilibre d'antan car, la véritable action à mener est le combat intrapsychique chez le rescapé. Dans cette situation, c'est la victime elle-même qui doit mener ce combat interne pour sortir définitivement de l'impasse psychologique dans laquelle il se trouve. Cette démarche s'avère très difficile dans ce contexte où l'on a privilégié des actions médiatiques aux véritables actions visant à réconcilier les rescapés avec eux-mêmes.

Conclusion

Au terme de cette réflexion, il convient de retenir que l'écriture de *Murambi le livre des ossements* et *L'Aîné des orphelins*, rend compte de l'expérience de la résilience des victimes du génocide rwandais. Tout au long de nos analyses, nous avons démontré que ces textes que l'on range dans la catégorie des écrits testimoniaux, mettent en scène des personnages qui, dans ce contexte d'horreur et d'effroi, font preuve d'une forte capacité de résilience face aux traumatismes qu'ils subissent pendant les tristes événements. Les victimes sont profondément marquées par les massacres, mais elles mettent en place des stratégies d'adaptation qui leur permettent de continuer leur vie malgré tout. Chez ces deux auteurs, la narration fait émerger un « Je » narrateur qui révèle son « moi » en tant que victime ou bourreau, mais aussi celui du « témoin tiers ». C'est une écriture que l'on peut à juste titre

³ L'opération turquoise envoyée par la France a été très controversée. Ce pays, ayant été accusé d'être instigateur du génocide rwandais se 1994, aurait mis en place cette opération non pour pacifier le pays comme il le laissait entendre, mais pour expatrier les génocidaires, en particulier le Docteur Karekezi que l'on a surnommé « Le boucher de Murambi ».

qualifier d'écriture résiliente, car elle prend naissance aux sources profondes du choc traumatique provoqué par les horreurs. Les multiples incohérences, cassures, digressions narratives dans *L'Aîné des orphelins*, ou l'émiettement du roman en micro-récits dans *Murambi le livre des ossements*, sont des signes du traumatisme et du bouleversement psychique des victimes des exactions. C'est une écriture caractéristique du chaos qu'elle décrit.

BIBLIOGRAPHIE

- AMSELLE, Jean-Loup, (2008), *L'Occident décroché : Enquête sur les postcolonialismes*, Paris, Stock.
- ASHCROFT, BILL, GRIFFITHS, GARETH & TIFFIN, Helen, (2002), *The Empire Writes Back. Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*, [1^{ère} éd. 1989], London & New York, Routledge.
- ASHCROFT, Bill, GRIFFITHS, Gareth & TIFFIN, Helen, (2007) *Post-Colonial Studies. The Key Concepts*, [1^{ère} éd. 2000], London & New York, Routledge.
- AYAD, Christophe, (2004), « Dix ans après, vivres avec ses bourreaux », in *Libération*, disponible en ligne : https://www.liberation.fr/planete/2004/04/06/dix-ans-apres-vivre-avec-ses-bourreaux_475178/.
- BAKHTINE, M., (1978), *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.
- BARDOLPH, Jacqueline, (2002), *Études postcoloniales et Littérature*, « Unichamp-Essentiel », Paris, Champion.
- BAUMAN, Zigmunt, (1991), *Modernity and the Holocaust*, Londres, Polity Press.
- BEDIA, Jean Fernand, (2008), « Ecrire l'humanité par l'animalité : une stratégie narrative d'intertextualité dans le roman africain francophone », in *Francophonie*, n°17, pp. 63-76.
- BENESTROFF, Corine, (2010), « L'écriture ou la vie, une écriture résiliente », dans *Littérature*, 2010/3, n°159, pp. 39-52, disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-litterature-2010-3-page-39.htm>.
- BESSIÈRE, Jean & MOURA, Jean-Marc, (1999), *Littératures postcoloniales et représentations de l'ailleurs*, Paris, Champion.
- BOURNEUF, R. et Ouellet, R., (1989), *L'univers du roman*, Paris, PUF.
- BREZAUULT Eloïse, (2003), « Raconter l'irracontable : le génocide rwandais, un engagement personnel entre fiction et écriture », dans *Ethiopiennes*, n°71, 2^{ème} semestre, pp. 1-25.
- BRISSET, Claire, (1994), « Pourquoi et comment le diable est revenu sur terre », dans *Manière de voir*, n°76, disponible en ligne : <https://www.monde-diplomatique.fr/1994/11/BRISSET/7621>.
- CHABAL, Patrick, (1991), « Pouvoir et violence en Afrique postcoloniale », dans *Politique Africaine*, n° 42, « Pouvoir et violence », pp. 51-65.
- CYRULNIK, Boris, (1999), *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob.
- DELAS, Daniel, (2000), « Écrits du génocide rwandais », dans *Notre Librairie*, n°142, pp. 21-29.
- DERRIDA, Jacques, (1967), *L'écriture et la différence*, Paris, Éditions du Seuil (Points essais).
- DIOP, BOUBACAR, Boris, (2000), *Murambi le livre des ossements*, Paris, Stock.
- FREUD, Sigmund, (1951), *Inhibition, symptôme, angoisse*, Paris, PUF.
- FREUD, Sigmund, (1985), [1923], *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard (Folio essais).
- FREUD, Sigmund, (2001), *Totem et tabou*, Paris, Payot.
- GBANOU, Sélom Komlan, (2004), « Le fragmentaire dans le roman francophone africain », dans *Tangence*, n° 75, « Les formes transculturelles du roman francophone », pp. 83-105, disponible en ligne : <https://www.erudit.org/fr/revues/tce/2004-n75-tce867/010785ar.pdf>.
- KAPUSCINSKI, Ryszard, (2004), « Esquisse d'une typologie », dans *Manière de voir*, n° 76, p. 59.
- MBEMBE, Achille, (2000), *De la postcolonie : essai sur l'imaginaire politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Khartala.
- MONENEMBO, Tierno, (2000), *L'Aîné des orphelins*, Paris, Seuil.

- MOURA, Jean-Marc, (2010), « Postcolonialisme et comparatisme », disponible en ligne : <https://sflgc.org/bibliotheque/moura-jean-marc-postcolonialisme-et-comparatisme/>.
- SMOUTS, Marie-Claude, (Ed.), (2007), *La situation postcoloniale. Les postcolonial studies dans le débat français*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.
- SPIVAK, Gayatri Chakravorty, (1987), *In Other Worlds: Essays in Cultural Politics*, New York & London, Routledge.
- WILLIAMS, Patrick & Chrisman, Laura, (Eds.), (1993), *Colonial Discourse and Post-Colonial Criticism: A Reader*, Hemel Hempstead, Harvester Wheatsheaf.
- YOUNG, Robert J.C., (2001), *Postcolonialism an Historical Introduction*, Oxford, Blackwell Publishers Inc.